

Sensibilité, fraternité, logiciel libre

Le programmeur, et tout particulièrement celui qui se reconnaît dans les valeurs du Libre comme un hacker, est souvent perçu comme l'acteur d'une contre-culture. Il existerait un monde underground où une joyeuse bande de drôles de petits bonhommes (voir ce qu'en aurait dit Paracelse, ci-dessous) s'agiteraient autour de vaines activités plus ou moins gauchistes, idéalistes, utopistes, en tout cas très éloignées des préoccupations de ce bas-monde (du monde sensible, donc). Les assassinats terroristes subis en ce début de janvier 2015 ont montré qu'au contraire les libristes sont non seulement sensibles, mais mettent aussi à l'épreuve des faits les principes de liberté, d'égalité et de fraternité auxquels ils adhèrent.

Tel est le propos, tenu en profondeur par Véronique Bonnet, philosophe, dans le texte que nous publions aujourd'hui[1].

Sensibilité, fraternité, logiciel libre

(ou en quoi une tragique actualité récente en appelle plus que jamais aux valeurs de l'informatique libre)

Une tribune libre de Véronique BONNET.

« Cerises d'amour aux robes pareilles », tendres proies, chairs à fusil... Abattues par une détermination glacée. La chanson *Le Temps des cerises* fut dédiée par Jean-Baptiste Clément, en 1871, à une infirmière courageuse, Louise, fusillée pendant la semaine sanglante. « Cerises d'amour aux robes pareilles, tombant sous la feuille en gouttes de sang [...] J'aimerai toujours le temps des cerises, c'est de ce

temps-là que je garde au cœur une plaie ouverte... ». Clément conjugue synergie citoyenne et sympathie, fruits qui se cueillent, eux aussi, en rêvant. Ni liberté ni égalité sans fraternité.

Toutes proportions gardées, eu égard à la gravité de cette actualité récente, rappelons la centralité, dans l'éthique du logiciel libre, de cette composante fraternelle. Soit de l'appartenance commune à l'humaine condition. Ces jours difficiles ne peuvent que nous donner l'énergie de persévérer dans cette sympathie, la synergie du ressenti, qui caractérise l'idéal du *Free Software*.

Dans sa déclinaison de la triade de la République, « liberté, égalité, fraternité », Richard Matthew Stallman, fondateur en 1983 du projet GNU, rappelle ce ciment de la communauté des utilisateurs. La fraternité n'y est pas la cinquième roue du carrosse mais l'horizon sensible qui anime l'esprit libriste, partageux. D'aucuns disent *datalove*, d'autres *common data*, d'autres encore *Commons*, patrimoine inaliénable de ce que l'ingéniosité humaine a pu produire de plus beau, lignes de codes, patrimoine intellectuel et esthétique.

La fondation de Richard Stallman, la Free Software Foundation, dont la petite sœur francophone est l'April (Association francophone de promotion et défense du logiciel libre), vise à protéger l'informatique d'appropriations privatives, et prend toutes dispositions pour laisser à l'utilisateur sa sensibilité cosmopolitique et les moyens informatiques de ses aspirations au partage. Eben Moglen, juriste décisif, concepteur de la GNU GPL, archétype des « gauche d'auteur », côté cœur, a œuvré pour la cause de l'inaliénable.

Rappelons quelques paroles de la chanson du logiciel libre, la *Free Software Song*, de Richard Stallman lui-même, *filk* musical, ou copie reconfigurée, d'une chanson bulgare, qui mettent au premier plan le voisin, le prochain :

*Join us now to share the software,
and you'll be free, hackers, you'll be free [...]
Hoarders can get piles of money,
That is true, hackers, that is true.
But they cannot help their neighbors;
That's not good, hackers, that's not good.*

[« Rejoins-nous pour partager les logiciels, et vous serez libres, hackers, vous serez libres [...] Les affairistes peuvent gagner des tas d'argent, c'est vrai, hackers, c'est vrai. Mais ils ne peuvent pas aider leurs voisins ; et c'est pas bon, hackers, c'est pas bon. »]

En ce début de XXI^e siècle, les pratiques informatiques peuvent-elles faire l'économie de la fraternité ? Au nom d'un rêve d'autosuffisance, d'auto-fécondité, qui croirait pouvoir se passer de sensibilité ?

L'informatique se présente initialement comme une entreprise audacieuse de mécanisation des opérations de l'être parlant, l'humain. Cherchant à implémenter dans les scripts, les lignes de commande, des instructions mimant les rouages de l'intellect. Sans jamais rencontrer la confusion d'une incarnation. Évacuer le sensible de l'informatique, au seul profit de l'intelligible ? Abstraire, certes, aller du vécu au pensé, pour coder. Mais réintégrer la chair du monde, et de ceux qui l'habitent, pour laisser étudier le code, le copier, l'améliorer, le partager.

Philippe Breton, dans son *Histoire de l'informatique*[2], souligne déjà l'un des traits de l'évitement de la différence, à travers une symbolique sexuelle qu'il relie au *Frankenstein* ou le *Prométhée moderne* de Mary Shelley, et fait remonter à Paracelse : celle de l'économie du féminin, soit, dans des conceptions anté-génétiques, la mise entre parenthèses de l'être pourvoyeur de matière. Pour laisser le champ libre au masculin, être pourvoyeur de formes. Et en faire un

programmeur de code, de chaînes abstraites suffisamment complexes pour se reconfigurer elles-mêmes, comme le ferait un vivant. Il fait remonter ce rêve à Paracelse, et à sa théorie des « homoncules », soit des petits humains.

Philippe Breton écrit, p. 35 de son ouvrage : « Les homoncules de Paracelse constituent une tentative intéressante pour constituer des répliques de l'homme sans avoir recours à un utérus féminin. Ces nains monstrueux employés comme agents puissants et connaissant des choses secrètes qu'autrement les hommes ne pourraient pas savoir (conformément au thème de l'imperfection de l'homme) sont formés à partir de sperme et de sang selon l'ancienne croyance (Aristote et Pline, par exemple). Leur fabrication était liée à la théorie spermiste de la préformation qui supposait que toute l'espèce humaine était préformée dans les reins du premier homme et dans les ovaires de la première femme. Le projet de se passer des femmes comme génitrices n'est sans doute pas étranger à toutes les tentatives ultérieures de créer des « intelligences artificielles. »

Nous pourrions compléter cette piste ouverte par Philippe Breton en indiquant que lorsque Mary Shelley écrit, au bord du lac Léman, son *Frankenstein*, elle est inspirée par les lectures et conversations sur le galvanisme, dispositif dont on espère qu'il ravive. Usage de l'éclair dont elle va imaginer qu'il mette en vie, qu'il érige en organisme homogène des éléments hétérogènes. Ces élaborations sont perpétrées par un cercle d'intellectuels qui compte alors lord Byron. Ce dernier aura pour fille... une certaine Ada, bien connue de la communauté de programmeurs sous son nom d'épouse, Ada Lovelace, mathématicienne, considérée comme la première programmeuse, pour avoir rédigé un algorithme permettant de faire exécuter un calcul des nombres de Bernoulli par la machine analytique de Charles Babbage. Penser alors l'engendrement de l'intelligence artificielle comme formalisme univoque ? Dans l'évitement et du féminin et de la dimension

de l'être symboliquement associée au féminin, depuis Aristote, qui s'appelle la sensibilité ?

Il est intéressant qu'une femme écrivain, Mary Shelley, démiurge à sa manière, créatrice autarcique, dans son *Frankenstein*, représente un homme, le Docteur Frankenstein, donnant vie, par l'énergie de la foudre, à un composé d'hommes, sa créature, pour laquelle il ne parviendra pas à éprouver de sentiment paternel, d'où la suite. Et qu'une mathématicienne, Ada, fille de mathématicienne, Anabella, celle-là même que Lord Byron appelait « la princesse des parallélogrammes », aille plus loin que Babbage lui-même dans la pratique de l'abstraction. L'informatique va-t-elle jusqu'à revendiquer un formalisme désincarné, en plus de neutraliser les aspérités sensibles des langues dans le code ?

Le Libre, l'informatique qui « rend sensible au cœur » l'inaliénabilité des outils logiciels et des créations qu'ils permettent, remet l'humain au centre, dans toutes ses dimensions, contre la brutalité abstraite de ce qui le nie. Douceur, l'autre soir, du dessin de Gee. Chaleur d'une communauté libriste, qui ne fait jamais humanité à part.

[1] En réalité Véronique Bonnet nous a proposé son texte voilà plus d'une semaine. Or Framasoft a connu de grosses difficultés avec les serveurs qui hébergent nos sites et services, ce qui explique ce retard. Nous tenons à nous en excuser ici une nouvelle fois.

[2] Philippe BRETON, *Histoire de l'informatique*, Paris : Seuil, 1990.

Image de l'en-tête : What is art?, par Steve Jurvetson (Licence CC-By).

Les Noénautes reviennent avec un livre encore plus libre ! (et un appel à soutien)

Nous ne pouvons plus vous le cacher. Nous vous devons la vérité.

Le romancier Pouhiou, de sinistre mémoire, ne laissera aucun droit d'auteur à sa succession ! Ses petits-petits-enfants maudiront cet arrière-arrière-grand-père qui ne leur aura pas laissé son œuvre en lucratif héritage, et ils baisseront la tête, honteux de revenir à pied de l'école virtuelle quand ils croiseront les petits-petits-enfants de Marc Levy en limousine holodynamique...

Pourquoi ? Parce que cet iconoclaste a décidé de directement placer ses livres dans le domaine public grâce à la licence CC-0. Il pousse d'ailleurs l'effronterie jusqu'à **nous demander notre soutien** pour accompagner la sortie du livre II du cycle des Noénautes.

Ne répondez surtout pas à sa pernicieuse invitation, vous risqueriez d'être complice de dangereux criminels de la trempe d'Aaron Swartz !

Voyez dans cette interview de quelles fallacieuses diaprures il revêt ses noirs desseins... On vous aura prévenus.

ulule **Projets** À découvrir **Créateurs** Lancez-vous **À propos** FAQ Rechercheur CONNEXION FORUM BLOG FR

#MonOrchide [Roman]

NoeNaute.fr fête ses un an ! Souscris au livre II pour faire partager le livre I...

+ SUIVRE

Accueil Soutiens ^{2h} Commentaires ² Promo

46% financé **1 020 € engagés** sur un objectif de 2 200 €

38 jours restants **25 soutiens**



Like 7 +1 4 Tweet 80 tumblr Embed Email

A propos Technogeek / Livres / Hacktivisme

#MonOrchide, c'est le tome 2 d'un roman-feuilleton contemporain, fantastique et potache, Geek&Gay friendly, publié librement (sous licence CC0) et quotidiennement sur le blog www.noenaute.fr. Le premier livre, #Smartarded, est sorti aux éditions Framasoft en octobre 2012.

Participez, Recevez

Ce projet ne sera financé que si au moins 2 200 € sont collectés avant le 21 mars 2013.

Pour 5 € ou +

Ceci n'est pas qu'un Don

C'est aussi le moyen d'obtenir en avant première dans ta boîte mail :

- l'Ebook de #MonOrchide (livre II, formats epub et pdf)
- une dédicace numérique de l'auteur
- l'Ebook de #Smartarded (Livre I)

Pour 15 € ou +

Ceci n'est pas qu'un Ebook

C'est aussi le moyen d'obtenir en avant première dans ta boîte aux lettres :

- la clé USB 2Go des NoéNautes contenant les ebooks de #MonOrchide et #Smartarded, avec les logiciels livres qui

Alors ça y est, tu as déjà fini un deuxième tome ? C'est un vrai roman-feuilleton ton truc, et tu comptes aller jusqu'ou au juste ? Une comédie musicale à Bercy ?

Quand comme moi on télécharge chaque année les Tommy awards, c'est Broadway sinon rien ! Pour les NoéNautes, j'ai été clair dès le début : Huit livres sont prévus. Huit livres de huit chapitres, chacun correspondant à un des 64 hexagrammes du yik-ing (un des plus vieux livres au monde). Mais je t'avoue qu'après deux romans en un an, je crois que je vais me faire une pause... et écrire les trois pièces de théâtre qui me trottent dans la tête !

C'est bien joli tes histoires de noétie mais moi ce qui m'intéresse c'est qu'il y ait là-dedans un peu de sexe, de drogue et de rock'n roll. Est-ce qu'on en trouve dans *MonOrchide*(1) ?'

Tu sais que je ne l'avais pas envisagé comme ça ? Mais nom de

Zeus, c'est vrai ! Ce sont même des éléments essentiels de #MonOrchide. Le sexe, débridé, pluriel, polyamoureux, va être un levier important dans la narration... comme il peut l'être dans l'histoire de nos vies, note bien ! Quant à la drogue et au Rock'N'Roll, ils apparaissent avec de nouveaux personnages... Donc je garde le secret. Disons que qui a lu mes pièces de théâtre risque d'avoir de belles surprises !

C'est quoi cette histoire de souscription ? J'y comprends rien. Tu veux qu'on envoie des sous pour que d'autres n'aient pas à payer pour le bouquin ? Donc faut que je paie pour que les autres aient un livre gratuit, j'ai bon ?

Tu as tout bon. Il y a un adage qui dit « si c'est gratuit, c'est toi le produit ». La croyance générale est qu'il faut se méfier du gratuit. Que cela dévalorise l'art, la culture. Alors que ça ne fait que déprécier les marchandises, et pleurer les commerçants... L'idée, c'est de s'amuser autour de la « loi prisunic », imposant un prix unique au livre en France. Le prix des framabooks tient compte de toute une chaîne de distribution (stockage, distribution, librairie, etc.) Pour la souscription, on est en circuit court. Les livres iront directement de moi à toi, sans avoir à payer d'intermédiaires. Mais on est légalement tenu de conserver ce tarif de 22 €... Alors au lieu de s'en mettre plein les poches, on va prendre tous ces bénéfices, faire de jolis livres du tome 1, et les offrir à des curieux, des intéressés et autres bouquinovores. On aime tous partager un bon bouquin. L'emprunter gratuitement dans une bibliothèque, ou sur l'étagère d'un ami. Ce roman est d'autant plus précieux qu'il nous a été donné. Le principe de cette souscription est le même. Nos efforts collectifs ajoutent de la valeur à ce geste gratuit.

Ils sont marrants tes personnages (enfin certains font un peu peur hein). Mais bon, dans quel volume tu vas introduire (hum

en tout bien tout honneur) un épicier tunisien, un cheminot à la retraite, une opératrice de centre d'appel, un lycéen rimbaudmane (oui je sais les rimbaudlogues disent *rimbaldien*), une chasseuse de palourdes... ?

On a déjà une concierge geekette et une jeune fille élevée dans une ferme ostréicole, je te ferais dire ! Alors bien entendu, les héros des deux premiers tomes tiennent plus du cadre que du prolo... Mais ça n'augure rien quant à la suite ! Je t'avoue que ces personnages sont en train de prendre un relief et une vie toute particulière. Je pense que les histoires et les personnalités vont s'étoffer et se multiplier au fil des volumes. À ce titre, le livre III en surprendra plus d'un !

Tu assures vachement bien la comm et la promo tes bouquins, mais l'énergie et le temps que tu y passes ne nuisent pas au temps d'écriture ?

Merci, et : OUI. Là, je devrais être en train de corriger et d'annoter les épisodes du chapitre 8 pour que l'équipe Framabook puisse travailler dessus. Mais non, je communique. Cela fait partie du travail. J'ai appris ça quand je faisais le comédien. Pour jouer mes pièces, j'ai téléphoné, tracté, fait des sites web, harcelé, pondu des dossiers, couru premières et vernissages, affiché... La plupart de mes amis artistes (chansonniers, comédiennes, auteurs, metteuses en scène, etc.) font ça, peu ont les moyens de déléguer ce genre de choses... Ce n'est pas plus mal. D'une part cela entraîne à parler de ce que l'on fait, à le défendre et à le diffuser... Et d'autre part ça ancre dans la réalité. Sauf dans mon cas, où si je ne trouve pas de boulot très vite, la réalité va venir me faire payer l'ardoise avec ses intérêts ;p !

Est-ce que tu vas bientôt arrêter de te prétendre « déjanté » ? C'est devenu une vraie tarte à la crème. Tu devrais demander à tes fidèles habitués du blog quels

adjectifs correspondent le mieux à ta saga. Je propose une première série :

- capricant
- invertébré
- supraconducteur
- callipyge
- caustique
- métadiabolique
- orchifrage

Tiens, un sondage pour voir

Je supprime *invertébré* (les huîtres c'est le mâââl !) et j'ajoute *chalambéré*, parce que ce mot n'existe pas et qu'il devrait exister. Et OK : chiche ! Tu lances le sondage sur le framablog ? Si une solution remporte plus de 88 votes, quelle qu'elle soit, je l'utiliserai. Foi de Pouhiou !

– merci Pouhiou à la prochaine !

Pour s'y retrouver :

- Le site du roman-feuilleton métadiabolique et térébrant les NoéNautes
- Soutenir la publication du volume II de la saga contrapuntique : ululez que ça vous amuse de bousculer le prix du livre en le rendant gratuit.
- Acheter ou télécharger librement le premier Framabook des NoéNautes, qui narre les soubresauts picaresques d'Enguerrand.

(1) Un titre vaguement graveleux, voyez l'étymologie. Ce Pouhiou ne recule devant rien. Mais il se ferme les portes du vertueux Appstore, le bougre.

Liberté pour les utilisateurs, pas pour les logiciels, par Benjamin Mako Hill

Un article fort intéressant de Benjamin Mako Hill (que nous traduisons souvent) qui apporte un éclairage nouveau à la différence importante entre « logiciel libre » et « open source ».

C'est bien la question de la liberté des utilisateurs qui est fondamentale ici. À mesure que la technologie avance et que de plus en plus de domaines expérimentent « le Libre », elle rejoint tout simplement la liberté des citoyens...

Remarque : C'est d'ailleurs pourquoi nous regrettons « l'abus d'open source » dans les premiers États Généraux de l'Open Source qui se déroulent actuellement à Paris (cf ce tweet ironique).



Liberté pour les utilisateurs, pas pour les logiciels

Freedom for Users, Not for Software

*Benjamin Mako Hill – 23 octobre 2011 – Blog personnel
(Traduction : Munto, VifArgent, aKa, KarmaSama, Lycoris,
aaron, PeopleLa, bruno + anonymous)*

En 1985, Richard Stallman a fondé le mouvement du Logiciel Libre en publiant un manifeste qui proposait aux utilisateurs d'ordinateurs de le rejoindre pour défendre, développer et

diffuser des logiciels qui garantissent aux utilisateurs certaines libertés. Stallman a publié la « *Définition du Logiciel Libre* » (Free Software Definition ou FSD) qui énumère les droits fondamentaux des utilisateurs concernant les logiciels.

- La liberté d'exécuter le programme, pour n'importe quel usage ;
- la liberté d'étudier le fonctionnement du programme et de l'adapter à ses besoins ;
- la liberté d'en redistribuer des copies pour aider les autres ;
- la liberté d'améliorer le programme et de rendre publiques les améliorations, afin que la communauté entière puisse en bénéficier.

Stallman est informaticien. Il avait compris que la manière dont les programmeurs concevaient les logiciels pouvait influencer sur les possibilités des utilisateurs à interagir avec eux. Par exemple, des programmeurs pourraient concevoir des systèmes qui espionnent les utilisateurs, vont à leur rencontre ou créent des dépendances. Dans la mesure où les ordinateurs occupent une place de plus en plus importante dans la communication des usagers, et dans leur vie toute entière, leur expérience est de plus en plus sous le contrôle de la technologie, et par conséquent de ceux qui la maîtrisent. Si le logiciel est *libre*, les utilisateurs peuvent désactiver les fonctionnalités cachées ou abusives et travailler ensemble à l'amélioration et au contrôle de leurs technologies. Pour Stallman, le logiciel libre est essentiel à une société libre.

Hélas, beaucoup de personnes qui entendent « logiciels libres » (*NdT : free software en anglais*) pensent que le mot libre (free) veut dire qu'il peut être distribué gratuitement – une confusion bien naturelle puisque les logiciels libres peuvent être, et sont le plus souvent, partagés sans permission expresse ni paiement. Dans des tentatives concertées pour démêler cette confusion, le slogan « free as

in *free speech* not as in *free beer* » (free comme dans la liberté de parole et non comme une bière gratuite), et la référence à la distinction que l'on fait en français entre libre et gratuit, sont devenus des clichés dans la communauté du logiciel libre. Une biographie de Stallman est d'ailleurs intitulée « *Free as in Freedom* » (NdT : *Libre comme dans Liberté, biographie traduite et publiée par Framasoft dans sa collection Framabook*).

À la fin des années 90, un groupe de passionnés de logiciels libres a suggéré un nouveau terme : « *open source* ». À l'instar de Stallman, ce groupe était agacé par l'ambiguïté autour du mot « *free* ». Cependant, la principale préoccupation du groupe *open source* était l'utilité du logiciel libre pour les entreprises.

Plutôt que de mettre en avant la « liberté », qui pouvait, selon eux, rebuter des entreprises commerciales, les promoteurs de l'*open source* décrivaient les bénéfices techniques que l'« ouverture » du développement de logiciels libres pourrait apporter, grâce à la collaboration de nombreux utilisateurs mis en réseau. Ces appels ont trouvé un écho au sein des entreprises high-tech à la fin du millénaire au moment où le système d'exploitation libre GNU/Linux gagnait en popularité et où le serveur web Apache dominait un marché bondé de concurrents propriétaires. Le concept « *open source* » prit un nouvel élan en 1998 quand Netscape rendit public le code source de son navigateur web Navigator.

Malgré des différences rhétoriques et philosophiques, les logiciels libres et les logiciels *open source* font référence aux mêmes programmes, aux mêmes communautés, aux mêmes licences et aux mêmes pratiques. La définition de l'*open source* est presque une copie conforme des directives du logiciel libre publiées par la communauté Debian qui sont elles-mêmes une tentative de redéfinir la déclaration de Stallman sur la Définition du Logiciel Libre. Stallman a décrit cette distinction entre « logiciel libre » et

« logiciel open source » comme étant le contraire d'un schisme. Dans un schisme, deux groupes religieux auront des cultes séparés, souvent à cause de désaccords mineurs sur des points de liturgie ou de doctrine. Dans le logiciel libre et l'*open source*, les deux groupes se sont articulés autour de philosophies, de principes politiques et de motivations qui sont fondamentalement différentes. Et pourtant les deux parties continuent de travailler en étroite collaboration au sein des mêmes organisations.

Les conversations autour du libre et du gratuit dans les communautés du logiciel libre et de l'*open source* ont occulté un second niveau d'ambiguïté dans le terme « logiciel libre », bien moins discuté : le terme a conduit à croire qu'il fallait interpréter les quatre libertés comme des déclarations sur les qualités que les programmes eux-mêmes devraient posséder. Stallman se fiche du logiciel libre en tant que tel, ce qui lui importe c'est la liberté des utilisateurs. Les slogans « free as in freedom » et « free speech not free beer » n'aident en rien à résoudre ce second type d'ambiguïté, et créent même de la confusion. « Free as in freedom » ne dit rien sur ce qui devrait être libre, tandis que « free speech not free beer », reproduit un problème similaire : les défenseurs de la liberté de parole ne défendent pas tant la liberté d'expression en tant que telle que la liberté des individus dans leur parole. Quand pour l'essentiel le discours des promoteurs du logiciel libre insiste sur les caractéristiques des programmes, certains en viennent à considérer la liberté de l'utilisateur comme un problème de second ordre – c'est tout simplement ce qui se produit lorsque le logiciel est libre.

Quand le logiciel est libre, mais pas les utilisateurs

La liberté de l'utilisateur ne découle pas toujours de la liberté du logiciel. En effet, le logiciel libre a pris de l'importance dans les domaines économique et politique : cela

a suscité l'intérêt de certaines personnes qui souhaitaient en récolter les bénéfices tout en maintenant l'action et l'indépendance des utilisateurs dans des limites.

Google, Facebook, et autres titans de l'économie du Web ont bâti leur entreprise sur les logiciels libres. En les utilisant ils n'agissent pas seulement en passagers clandestins, dans de nombreux cas ces firmes partagent gratuitement, au minimum, une partie du code qui fait fonctionner leurs services et investissent des ressources conséquentes dans la création ou l'amélioration de ce code. Chaque utilisateur d'un réseau basé sur des logiciels libres peut posséder une copie du logiciel qui respecte les quatre libertés de la FSD. Mais à moins que ces utilisateurs n'exécutent le service web eux-mêmes - ce qui peut s'avérer techniquement ou économiquement infaisable - ils restent sous la coupe des firmes qui, elles, font bel et bien fonctionner leurs copies. Le « Logiciel en tant que Service » (Software as a Service, ou SaaS) - ou logiciel fourni via « le cloud » - est à priori entièrement compatible avec le principe d'un logiciel libre. Toutefois, du fait que les utilisateurs du service ne peuvent pas changer le logiciel ou l'utiliser comme ils le souhaitent sans l'autorisation et la surveillance de leur fournisseur de service, les utilisateurs de SaaS sont au moins aussi dépendants et vulnérables qu'ils le seraient si le code était fermé.

Chrome OS de Google est une tentative pour construire un système d'exploitation qui pousse les utilisateurs à être constamment en ligne et à utiliser des services comme Google Docs pour réaliser la plupart de leurs tâches informatiques. Quand Google a annoncé Chrome OS, nombreux étaient ceux qui ont applaudi dans la communauté du logiciel libre ; Chrome OS est en effet basé sur GNU/Linux, il s'agit presque entièrement de logiciel libre, et il avait l'appui de Google. Mais le but réel de Chrome OS est de changer l'endroit où les utilisateurs réalisent leurs tâches informatiques, en remplaçant les

applications que l'utilisateur aurait fait tourner sur sa machine par des SaaS sur Internet. Chaque fois qu'on remplace un logiciel libre du bureau par un SaaS, on passe d'une situation où l'utilisateur avait le contrôle sur ses logiciels à une situation où il n'a pratiquement plus aucun contrôle. Par exemple, l'utilisation que fait Google des logiciels libre dans les services SaaS lui permet de surveiller tous les usages et d'ajouter ou retirer des fonctionnalités selon son bon vouloir. Ainsi, en se concentrant sur la liberté des logiciels et non sur celle des utilisateurs, bien des partisans du logiciel libre n'ont pas su anticiper cette inquiétante dynamique.

TiVo – le pionnier des magnétoscopes numériques – présentait un défi différent. Son système se basait sur GNU/Linux et, conformément à la licence « copyleft » sous laquelle sont distribués la plupart des logiciels libres, la société TiVo autorisait l'accès complet à son code source. Mais TiVo utilisait le chiffrement pour verrouiller son système afin qu'il ne s'exécute que sur des versions approuvées de Linux. Les utilisateurs de TiVo pouvaient étudier et modifier le logiciel TiVo, mais ils ne pouvaient pas utiliser ce logiciel modifié sur leur TiVo. Le logiciel était libre, les utilisateurs ne l'étaient pas.

Les SaaS, Chrome OS et la *Tivoisation* sont des sujets qui continuent de remuer le milieu des logiciels libres et *open source* et mettent à jour des lignes de fracture. Il n'est guère surprenant que les partisans de l'*open source* ne voient aucun problème avec les SaaS, Chrome OS et la *Tivoisation* ; ils ne sont pas engagés dans la liberté des utilisateurs ou du logiciel. Toutefois chacun de ces exemples a été facteur de division, y compris parmi les personnes qui pensaient que le logiciel devrait être libre. La Fondation du Logiciel Libre (*Free Software Foundation, FSF*) a pris explicitement position contre chacun des sujets ci-dessus. Mais il a fallu du temps avant d'identifier chacune de ces menaces et ce fut laborieux

de réussir à faire passer le message aux sympathisants. Aujourd'hui, il semble probable que Google et son modèle d'entreprise orienté service représentent une plus grande menace pour la liberté des futurs utilisateurs d'ordinateur que ne l'a été Microsoft. Mais comme Google se conforme scrupuleusement aux termes de la licence du logiciel libre et contribue aux projets de logiciels libres par une grande quantité de code et d'argent, les partisans du logiciel libre ont mis du temps à l'identifier comme une menace et à réagir.

Même la Free Software Foundation continue à se battre avec sa propre mission axée sur le logiciel. Stallman et la FSF ont travaillé ces dernières années pour déplacer du code non-libre qui s'exécute sur les périphériques internes des ordinateurs (par exemple, une carte wifi ou une carte graphique intégrée à l'intérieur d'un portable) depuis le disque dur principal de l'ordinateur vers les sous-processeurs eux-mêmes. L'idée derrière ces efforts est d'éliminer le code non-libre en le basculant vers les composants matériels. Mais les utilisateurs des logiciels sont-ils plus libres si les technologies propriétaires, qu'ils ne peuvent changer, existent dans leur ordinateur sous une forme plutôt qu'une autre ?

La clé pour répondre à cette question – et à d'autres -, c'est de rester concentré sur ce qui distingue *libre* et *ouvert*. Les promoteurs du logiciel libre doivent revenir à leur objectif premier : la liberté des personnes, et non celle des logiciels. L'apport fondamental de Stallman et du mouvement libre a été de relier les questions de la liberté et de l'autonomie personnelle à d'autres considérations, quoique ce lien ne soit pas évident pour beaucoup. La manière dont les utilisateurs resteront libres évoluera avec les changements de nature de la technologie. Et alors que certains adaptent les principes du logiciel libre à de nouveaux domaines, ils vont se retrouver confrontés à des problèmes de traduction comparables. Selon le soin que portera notre communauté à distinguer entre les différents mode d'ouverture et à mettre

en évidence les questions de contrôle, de politique et de pouvoir, la philosophie du logiciel libre restera pertinente dans toutes ces discussions plus générales autour des nouveaux et différents biens communs – dans les logiciels et au delà.

Crédit photo : David Shankbone (Creative Commons By)

Sans médias libres, pas de liberté de pensée – Conférence d'Eben Moglen

Une conférence d'Eben Moglen à Re:Publica (2012)

Version française par Aka, Nebu, Vincent, Alban, Benjamin, puis Moosh, peupleLa, Slystone, goofy, Lycoris, bruno

*Le texte ci-dessous a connu sa première publication sur le site de **Benjamin Sonntag**, où vous pourrez trouver la vidéo sous-titrée de la conférence à télécharger en divers formats ainsi qu'une présentation d'Eben Moglen et un excellent aperçu synthétique du contenu. Nous proposons une version mieux révisée (mais encore perfectible) de la traduction, à laquelle nous ajoutons les questions/réponses qui ont succédé à la conférence.*

La vidéo étant assez longue (63 minutes) il nous a semblé utile de remettre en valeur les propos de Moglen par un texte lisible en une vingtaine de minutes. Vous pouvez le découvrir sur cette page ou bien télécharger le fichier disponible [ici](#).

Conférence Eben Moglen à Re:Publica 2012 (format .ODT)

Conférence Eben Moglen à Re:Publica 2012 (format .PDF)



Bonjour.

C'est un plaisir d'être ici, et un honneur d'être à Re:publica.

Depuis maintenant mille ans, nos ancêtres se sont battus pour la défense de la liberté de pensée. Nous avons subi des pertes considérables, mais aussi remporté d'immenses victoires. Et nous sommes aujourd'hui à une époque charnière. Depuis l'adoption de l'imprimerie par les Européens au XVe siècle, nous étions essentiellement concernés par l'accès aux livres imprimés. Le droit de lire et le droit de publier étaient les principaux sujets de notre combat pour la liberté de pensée ces 500 dernières années. La principale inquiétude était celle de pouvoir lire en privé, penser, parler et agir sur la base d'une volonté libre et non censurée.

Le principal ennemi de la liberté de pensée, au début de notre

combat, était l'Église Catholique universelle. Une institution basée sur le contrôle des pensées dans le monde européen, fondée sur une surveillance hebdomadaire de la conduite et des pensées de tout être humain ; basée sur la censure de tout matériel de lecture et finalement basée sur la faculté de prédire et punir toute pensée non-orthodoxe. Les outils disponibles pour le contrôle des pensées à l'aube de l'Europe moderne étaient pauvres, même selon nos standards du XXe siècle, mais ils marchaient. Ainsi, pendant des centaines d'années, la lutte était concentrée sur le premier objet industriel de masse, à l'importance croissante dans notre culture occidentale : « le livre ». Selon que l'on pouvait l'imprimer, le posséder, le vendre ou le lire, apprendre avec lui, sans l'autorisation ou le contrôle d'une autorité ayant le pouvoir de punir les pensées. À la fin du XVIIe siècle, la censure de l'écrit en Europe a commencé à craquer, tout d'abord en Hollande, puis au Royaume-Uni, et enfin, par vagues, à travers toute l'Europe. Et le livre devint un article de commerce subversif, et commença à grignoter le contrôle des pensées.

À la fin du XIXe siècle, cette lutte pour la liberté de lecture commença à attaquer la substance même du christianisme et le monde européen trembla sous les coups de la première grande révolution de l'esprit, qui parlait de « liberté, égalité, fraternité » mais qui signifiait en fait « liberté de penser autrement ». L'Ancien Régime commença à lutter contre la pensée et nous sommes alors passés dans une autre phase dans l'histoire de la liberté de pensée, qui présumait la possibilité de la pensée non-orthodoxe, et de l'action révolutionnaire. Ainsi, pendant 200 ans, nous avons lutté face aux conséquences de ces changements.

Cette génération décidera comment le réseau sera organisé

C'était hier et c'est aujourd'hui.

Aujourd'hui, nous entamons une nouvelle ère dans l'histoire de l'espèce humaine. Nous construisons un système nerveux unique qui englobera tout esprit humain. Nous sommes à moins de deux générations aujourd'hui du moment où tout être humain sera connecté à un réseau unique, où toute pensée, plan, rêve ou action sera un influx nerveux de ce réseau. Et le destin de la liberté de pensée, ou plus largement le destin de toute liberté humaine, tout ce pour quoi nous avons combattu pendant plus de mille ans dépendra de l'anatomie des neurones de ce réseau. Nous sommes la dernière génération d'êtres humains qui aura été formée sans contact avec le Net.

À dater de ce jour, tout nouvel être humain, et dans deux générations tout cerveau de l'humanité aura été formé, depuis sa plus tendre enfance, en connexion directe avec le réseau. L'humanité deviendra un super-organisme, dans lequel chacun de nous sera un neurone de ce cerveau. Et nous le construisons aujourd'hui, maintenant, nous tous, en ce moment, cette génération, unique dans l'histoire de l'humanité. Cette génération décidera comment le réseau sera organisé.

Hélas, nous commençons mal. Voici le problème.

Nous avons grandi en étant des consommateurs de médias, c'est ce qu'ils nous ont appris, que nous étions des consommateurs de médias, mais maintenant les médias nous consomment.

Les choses que nous lisons nous regardent en train de les lire. Les choses que nous écoutons nous écoutent les écouter. Nous sommes pistés, nous sommes contrôlés : les médias que nous utilisons nous prédisent. Le processus de construction du réseau a gravé dans le marbre les principes de bases de transport de l'information. Il détermine s'il existe quelque chose comme une lecture anonyme. Et il a choisi de se construire contre la lecture anonyme.

...mais personne n'est intéressé par l'anonymat désormais, n'est-ce pas ?

Il y a 20 ans, j'ai commencé à travailler comme avocat pour un homme nommé Philippe Zimmermann, qui avait alors créé une sorte de cryptographie à clé publique destinée au grand public, nommée Pretty Good Privacy (PGP). L'effort effectué pour créer PGP était équivalent à essayer de conserver la possibilité du secret à la fin de XXe siècle. Phil essayait alors d'interdire au gouvernement de tout surveiller. Conséquence de cela, il fut au moins menacé d'un procès par le gouvernement des États-Unis pour avoir partagé des secrets militaires, car c'est ainsi qu'on surnommait la cryptographie à clé publique à l'époque. Nous avons dit « Vous ne devriez pas faire cela, il y aura des milliards de dollars en commerce électronique, si tout le monde peut utiliser une cryptographie forte » mais personne n'était intéressé. Mais ce qui était important au sujet de Pretty Good Privacy, au sujet de la lutte pour la liberté que la cryptographie à clé publique représentait pour la société civile, ce qui était crucial devint clair quand nous avons commencé à gagner.

En 1995, il y a eu un débat à la faculté de droit de Harvard. Nous étions 4 à discuter du futur de la cryptographie à clé publique et de son contrôle. J'étais du côté que je suppose être celui de la liberté, c'est là que j'essaie toujours d'être. Avec moi, à ce débat se trouvait un homme nommé Daniel Weitzner, qui travaille aujourd'hui à la Maison Blanche, et s'occupe de la régulation de l'Internet pour Obama. En face de nous se trouvait le procureur général des États-Unis et avocat dans le privé, nommé Stewart Baker, qui était avant conseiller en chef de l'Agence de la Sécurité Nationale (NSA), ceux qui nous écoutent, et qui dans le privé, aidait des entreprises à gérer ceux qui les écoutent. Il devint ensuite responsable de la politique générale du Département de la Sécurité Intérieure (DHS), des États-Unis, et il est à l'origine d'une bonne partie de ce qui nous est arrivé sur Internet après 2001.

Et donc, nous venions de passer deux heures agréables à débattre du droit à la cryptographie et, à la fin, il y avait

une petite fête au club de la faculté de droit d'Harvard, et enfin, après la fin du repas, quand il ne resta plus grand chose sur la table, Stuart dit :

« Allons messieurs, maintenant que nous sommes entre nous, telles des femmes, libérons nos chevelures ». Il n'avait déjà plus beaucoup de cheveux à cette époque mais il les a libérés...
« Nous n'emmènerons pas au tribunal votre client, M Zimmermann. La cryptographie à clé publique sera bientôt libre. Nous avons mené une longue bataille perdue d'avance contre elle, mais ce n'était qu'un gain de temps ». Puis il regarda autour de la pièce et dit : « mais personne n'est intéressé par l'anonymat désormais n'est-ce pas ? »

Un frisson me parcourut la colonne vertébrale, et je pensais alors « ok Stuart, désormais je sais que tu passeras les vingt prochaines années à essayer d'éliminer l'anonymat dans la société humaine, et je passerai ce temps à essayer de t'empêcher de le faire, nous verrons bien où cela nous mènera ».

Et cela commence très mal.

Nous n'avons pas intégré l'anonymat quand nous avons construit le net. C'était une erreur dont nous payons maintenant le prix. Notre réseau présume que vous pouvez être suivis par des mouchards en permanence. Et en utilisant le Web, nous avons fabriqué Facebook. Nous avons mis une seule personne au milieu de tous les échanges. Nos vies sociales et nos vies privées sont sur le Web, et nous partageons tout avec nos amis mais aussi avec notre « super-ami ». Celui qui nous trahit à ceux qui le construisent, ceux qui le paient, ceux qui l'aident, ou ceux qui lui donnent les centaines de milliards de dollars qu'il désire.

Nous sommes en train de créer un média qui nous consomme et qui aime ça.

Le but principal du commerce au XXIe siècle est de prévoir comment nous faire acheter des choses. Et la chose principale que les gens veulent que nous achetions, c'est de la dette. Et nous nous endettons, nous nous chargeons de plus de dettes, de plus de doutes, de plus de tout ce dont nous avons besoin sans que nous le sachions jusqu'à ce qu'ils nous disent que nous pensions à ces choses car ils possèdent la barre de recherche, et nous mettons nos rêves dedans.

Tout ce que nous voulons, tout ce que nous espérons, tout ce que nous aimerions savoir est dans la barre de recherche, et ils la possèdent. Nous sommes surveillés partout, tout le temps.

Il y a une barre de recherche et ils la possèdent, nous y collons nos rêves et ils les dévorent !

Au XXe siècle, il fallait construire la Loubianka, il fallait torturer des gens, il fallait les menacer, il fallait les opprimer pour qu'ils vous informent sur leurs amis. Je n'ai pas besoin de parler de ça à Berlin. Au XXIe siècle, pourquoi se donner tant de mal ? Il suffit de construire un réseau social et tous les gens vous fournissent des informations sur tous les autres gens. Pourquoi gâcher du temps et de l'argent avec des immeubles pleins d'employés qui vérifient qui est qui sur les photographies ? Proposez à tout le monde de taguer les amis et bingo ! Le travail est fait ! Oups, est-ce que j'ai utilisé ce mot ? Bingo ! Le travail est fait !

Il y a une barre de recherche et ils la possèdent, nous y collons nos rêves et ils les dévorent !

Et ils nous renvoient immédiatement qui nous sommes. « Si vous avez aimé ça, vous allez adorer ceci ! » Et c'est le cas.

Ils nous calculent. Ce sont des machines qui le font. Chaque fois que vous créez un lien, vous apprenez quelque chose à la machine. Chaque fois que vous faites un lien à propos de

quelqu'un, vous apprenez quelque chose à la machine à propos de cette personne. Il faut que nous construisions ce réseau, il faut que nous construisions ce cerveau, c'est le plus grand but de l'humanité, nous sommes en train de le réaliser mais nous n'avons pas le droit de le faire mal.

Autrefois, les erreurs technologiques étaient des erreurs, nous les commettions, elles étaient les effets non intentionnels de nos comportements fautifs, mais les choses ont changé aujourd'hui.

Les choses qui ne tournent pas bien ne sont pas des erreurs, elles sont conçues comme ça. C'est leur but et leur but, c'est de décoder la société humaine.

Je disais à un responsable du gouvernement des États Unis il y a quelques semaines de cela : « Notre gouvernement s'est mal conduit. Nous avons créé des règles après le 11 septembre. Ces règles disaient : nous garderons les données concernant les gens et parmi ces gens certains seront innocents, ils ne seront suspects de rien ». Ces règles conçues en 2001 disaient :

« Nous conserverons ces données sur des gens qui ne sont suspects de rien pour une durée maximale de cent quatre-vingt jours, après quoi nous les détruirons ».

En mars, au milieu de la nuit, un mercredi, après que tout était éteint, alors qu'il pleuvait, le Ministère de la Justice et le directeur du Renseignement National des États-Unis ont dit :

« Oh, nous changeons ces règles. Un petit changement. Nous disions avant que la durée de conservation des données concernant les personnes non suspectes était au maximum de cent quatre-vingt jours, nous passons à cinq ans. »

Ce qui correspond à l'éternité.

J'ai plaisanté avec l'avocat avec lequel j'étais à New-York, ils ont écrit « cinq ans » dans le communiqué de presse parce qu'ils n'arrivaient pas à avoir le 8 couché dans la police pour le communiqué de presse, sinon ils auraient simplement dit l'infini, qui est ce qu'ils pensaient.

Et donc, voici la discussion que j'ai eue avec un responsable gouvernemental que je connais depuis plusieurs années, qui travaille à la Maison Blanche :

– Vous voulez changer la société américaine.

– Eh bien, nous sommes arrivés à la conclusion que nous avons besoin d'un graphe social complet de la population des États-Unis.

– Vous avez besoin d'un graphe social complet de la population des États-Unis ?

– Oui

– Vous voulez dire que le gouvernement des États-Unis d'Amérique va, à partir de maintenant, tenir une liste des gens que chaque Américain connaît. Est-ce que vous ne pensez pas que cela nécessiterait une loi ?

Il a simplement ri parce qu'ils l'avaient fait dans un communiqué de presse au milieu de la nuit un mercredi pendant qu'il pleuvait.

La criminalisation de la lecture a bien avancé

Si nous n'agissons pas rapidement, nous allons vivre dans un monde où nos médias se nourriront de nous et nous balanceront au gouvernement. Cet endroit sera du jamais vu et si nous le laissons arriver, nous ne verrons plus jamais autre chose que cela. L'humanité aura été ligotée et les médias se nourriront de nous et nous balanceront au gouvernement. Et l'État

possèdera nos esprits.

Le futur ex-président de la République française (NdT cette conférence a eu lieu pendant la campagne électorale de 2012 qui opposait MM. Hollande et Sarkozy) a fait campagne le mois dernier sur une proposition selon laquelle il devrait y avoir des peines criminelles contre la visite répétée de sites djihadistes. C'était une menace de criminaliser la lecture en France. Bon, il sera bientôt l'ancien président de la France, mais ça ne signifie pas que ce sera une idée périmée en France. Pas du tout.

La criminalisation de la lecture a bien avancé. Aux États-Unis d'Amérique dans ce que nous appelons les procès terroristes, nous voyons désormais souvent des recherches Google faites par des particuliers utilisées comme preuves de leur comportement criminel. La recherche de la connaissance est devenue une preuve dans les procès de terrorisme organisé. Nous rendons criminel l'acte de penser, lire et chercher. Nous le faisons dans des sociétés soi-disant libres, nous le faisons malgré le premier amendement, nous le faisons en dépit des leçons de notre histoire parce que nous oublions alors même que nous apprenons.

Nous n'avons pas beaucoup de temps. La génération qui a grandi hors du Net est la dernière qui peut le réparer sans violence.

Les gouvernements sont tombés amoureux du datamining

Tous les gouvernements de la planète sont tombés amoureux de l'idée qu'ils peuvent faire du datamining (captation et fouille des données) avec leur population. Je pensais auparavant que nous allions combattre le Parti Communiste Chinois durant la 3e décennie du XXIe siècle. Je n'avais pas prévu que nous aurions à combattre le gouvernement des États-Unis d'Amérique ET le gouvernement de la République Populaire de Chine et quand Mme Kroes sera ici vendredi, peut-être lui demanderez-vous s'il faudra la combattre elle aussi.

Les gouvernements sont tombés amoureux du datamining car ça fonctionne vraiment très bien. C'est efficace. C'est efficace pour les bonnes causes autant que pour les mauvaises causes. C'est efficace pour aider les gouvernements à comprendre comment fournir des services. C'est efficace pour aider les gouvernements à comprendre quels sont les problèmes futurs. C'est efficace pour aider les politiciens à comprendre comment les votants vont réfléchir. Mais ça rend aussi possible des types de contrôle social qui étaient auparavant très compliqués, très coûteux et très pénibles, avec des méthodes très simples et très efficaces.

Il n'est plus nécessaire de maintenir des réseaux imposants d'informateurs comme je l'ai déjà dit. La Stasi ne vaudrait plus rien si elle était de retour, car Zuckerberg fait le boulot à sa place.

Mais en dehors de la simple facilité à surveiller plus loin que la conservation des données, c'est la pérennité de la vie au-delà du temps de l'oubli : plus rien ne disparaît jamais. Ce qui n'est pas compris aujourd'hui le sera demain. Le trafic chiffré que vous utilisez aujourd'hui dans des conditions de sécurité relative est en attente jusqu'à ce qu'il y en ait suffisamment pour que la crypto-analyse marche, pour que les décodeurs réussissent à le décrypter. Il va falloir que nous revoyions toutes nos règles de sécurité en permanence, car aucun paquet chiffré ne sera plus jamais perdu.

Rien n'est déconnecté indéfiniment, seulement temporairement. Chaque bribe d'information peut être conservée et tout est éventuellement lié à quelque chose d'autre. C'est la logique des responsables gouvernementaux qui disent : « Il nous faut un graphe social robuste de la population des États-Unis d'Amérique. » Pourquoi en ont-ils besoin ? Parce que les points non connectés aujourd'hui seront connectables demain ou l'an prochain ou le suivant. Rien n'est jamais perdu, rien ne disparaît, rien n'est plus oublié.

Donc, la forme primaire de collecte qui devrait nous inquiéter le plus est que les médias nous espionnent pendant que nous les utilisons. Les livres qui nous regardent les lire, la musique qui nous écoute en train de l'écouter. Les moteurs de recherche qui surveillent ce que nous recherchons pour ceux qui nous recherchent et ne nous connaissent pas encore.

Les gens parlent beaucoup des données qui sortent de Facebook : Est-ce qu'elles sortent pour moi ? Est-ce qu'elles sortent pour lui ? Est-ce qu'elles sortent pour eux ? Ils veulent que vous pensiez que la menace est que les données se disséminent. Vous devriez savoir que la menace, c'est le code qui entre.

Sur les 50 dernières années ce qu'il s'est passé dans l'informatique d'entreprise, c'est l'addition de cette couche d'analyse de données au dessus des stockages de données. On la nomme dans l'informatique d'entreprise l'« informatique décisionnelle ». Ce qui signifie que vous avez construit ces vastes stockages de données dans votre entreprise depuis 10 ou 20 ans. Vous disposez uniquement d'informations au sujet de vos propres opérations, vos fournisseurs, vos concurrents, vos clients. Désormais, vous voulez que ces données fassent de la magie. En les combinant avec les sources de données ouvertes disponibles dans le monde, en les utilisant pour répondre à des questions que vous ne saviez pas que vous vous posiez. C'est ça, l'informatique décisionnelle.

L'informatique décisionnelle sur Facebook, c'est là que tous les services de renseignements du globe veulent être.

La menace réelle de Facebook, c'est l'informatique décisionnelle à l'intérieur des données de Facebook. Les stockages de données de Facebook contiennent les comportements, pas seulement la pensée, mais aussi le comportement de près d'un milliard de personnes. La couche d'informatique décisionnelle au-dessus de ça, laquelle est

simplement tout le code qu'ils peuvent faire tourner en étant couverts par les règles d'utilisation qui disent « Ils peuvent faire tourner tout le code qu'ils veulent pour améliorer l'expérience ». L'informatique décisionnelle sur Facebook, c'est là que tous les services de renseignements du globe veulent être.

Imaginez que vous soyez une petite organisation de services secrets dans un quelconque pays sans importance. Mettons-nous à leur place et appelons-les je ne sais pas moi, disons, « Korghistan ». Vous êtes les services secrets, vous êtes dans le « business des gens », les services secrets sont le « business des gens »

Il y a plusieurs catégories de gens dont vous avez besoin. Vous avez besoin d'agents, de sources, vous avez des adversaires, vous avez des gens influençables, des gens que vous torturez et qui sont reliés aux adversaires : femmes, maris, pères, filles, vous voyez, ce genre de gens. Donc vous cherchez ces catégories de gens. Vous ignorez leurs noms, mais vous savez à quoi ils ressemblent, vous savez qui vous pourriez recruter en tant qu'agent, vous savez qui sont les sources potentielles, vous connaissez les caractéristiques sociales de vos adversaires, et dès que vous connaissez vos adversaires, vous pouvez trouver ceux qui sont influençables.

Donc ce que vous voulez entreprendre, c'est faire tourner du code dans Facebook. Ça va vous aider à trouver les personnes dont vous avez besoin, ça va vous montrer les personnes dont les comportements et cercles sociaux vous indiquent qu'ils sont ce dont vous avez besoin, qu'il s'agisse d'agents, de sources, quels sont leurs adversaires et qui vous pouvez torturer pour les atteindre.

Donc vous ne voulez pas sortir des données de Facebook. Le jour où ces données sortent de Facebook, elles sont mortes. Vous voulez mettre du code dans Facebook et le faire tourner là-bas et avoir les résultats, vous voulez coopérer.

Facebook veut être un média. Ils veulent posséder le Web, ils veulent que vous cliquiez sur les boutons « J'aime ». Les boutons « J'aime » sont effrayants même si vous n'appuyez pas dessus, ce sont des mouchards sur le Web parce qu'ils indiquent à Facebook toutes les autres pages Web que vous consultez contenant un bouton « J'aime ». Que vous cliquiez dessus ou non, ils ont un enregistrement qui indique : « Vous avez consulté une page, qui intégrait une bouton J'aime » et soit vous avez dit oui, soit vous avez dit non. Mais dans les deux cas, vous avez généré une donnée, vous avez informé la machine.

Or donc, ce média a envie de mieux vous connaître que vous ne vous connaissez vous-même. Or, nous ne devrions laisser personne faire ça. Nous avons combattu pendant mille ans pour l'espace intérieur, cette bulle privée dans laquelle nous lisons, pensons, réfléchissons et devenons non-orthodoxes à l'intérieur de nos propres esprits. C'est cet espace que tout le monde veut nous prendre. « Dites-nous quels sont vos rêves, dites-nous quelles sont vos pensées, dites-nous ce que vous espérez, dites-nous ce qui vous effraie ». Ce n'est pas une confession privée hebdomadaire. C'est une confession 24h/24.

Le robot mobile que vous transportez avec vous, c'est celui qui sait où vous vous trouvez en permanence et écoute chacune de vos conversations. C'est celui dont vous espérez qu'il ne rapporte pas tout à un centre de commande. Mais ce n'est qu'un espoir. Celui qui fait tourner tous ces logiciels que vous ne pouvez ni lire, ni étudier, ni voir, ni modifier, ni comprendre. Celui-là, celui-là même écoute vos confessions en permanence. Quand vous le tenez devant votre visage, désormais, il va connaître votre rythme cardiaque. C'est une appli Android, dès maintenant les changements minimes de la couleur de votre visage révèlent votre fréquence cardiaque. C'est un petit détecteur de mensonges que vous transportez avec vous. Bientôt je pourrai de mon siège dans une salle de classe observer la pression sanguine de mes étudiants monter

et descendre. Dans bon nombre de salles de classes aux États-Unis d'Amérique, c'est une information de première importance. Mais il ne s'agit pas de moi, bien sûr, il s'agit de tout le monde, n'est-ce pas ? Car il s'agit seulement de données et des gens qui y ont accès. L'intérieur de votre tête devient l'extérieur de votre visage, devient l'intérieur de votre smartphone, devient l'intérieur du réseau, devient le premier fichier du dossier au centre de commande.

Nous avons donc besoin de médias libres sinon nous perdons la liberté de pensée, c'est aussi simple que ça.

Que signifie un média libre ? Un média que vous pouvez lire, auquel vous pouvez penser, auquel vous pouvez faire des ajouts, auquel vous pouvez participer sans être suivi, sans être surveillé, sans qu'il y ait de rapports sur votre activité. C'est ça, un média libre. Et si nous n'en avons pas, nous perdrons la liberté de penser, et peut-être pour toujours.

Avoir un média libre signifie avoir un réseau qui se comporte conformément aux besoins des gens situés à la marge. Et pas conformément aux besoins des serveurs situés au cœur.

Construire un média libre nécessite un réseau de pairs, pas un réseau de maîtres et de serviteurs, pas un réseau de clients et de serveurs, pas un réseau où les opérateurs de réseaux contrôlent tous les paquets qu'ils font transiter. Ce n'est pas facile, mais c'est encore possible. Nous avons besoin de technologie libre. La dernière fois que j'ai donné une conférence politique à Berlin c'était en 2004, elle était intitulée "die Gedanken sind frei" (NdT : Les pensées sont libres – en allemand dans le texte). J'y disais que nous avons besoin de 3 choses :

- de logiciels libres
- de matériels libres
- de bande passante libre.

Maintenant, nous en avons encore plus besoin. Huit années ont passé, nous avons commis des erreurs, et les problèmes sont plus conséquents. Nous n'avons pas avancé, nous avons régressé.

Nous avons besoin de logiciels libres, c'est à dire de logiciels que l'on peut copier, modifier et redistribuer. Nous en avons besoin parce que nous avons besoin que le logiciel qui fait fonctionner le réseau soit modifiable par les personnes qui utilisent ce réseau.

Les tablettes que vous utilisez, que M. Jobs a conçues, sont faites pour vous contrôler.

La mort de M. Jobs est un événement positif. Je suis désolé de vous l'annoncer de la sorte. C'était un grand artiste et un monstre sur le plan moral, et il nous a rapprochés de la fin de la liberté à chaque fois qu'il a sorti quelque chose, parce qu'il détestait partager. Ce n'était pas de sa faute, c'était un artiste. Il détestait partager parce qu'il croyait qu'il avait tout inventé, même si ce n'était pas le cas. À l'intérieur de toutes ces coques fines portant un logo Apple que je vois partout dans la salle, il y a des morceaux de logiciels libres modifiés pour lui donner le contrôle; rien d'illégal, rien de mal, il respecte la licence, il nous a baisés à chaque fois qu'il pouvait et il a pris tout ce que nous lui avons donné et il a fait des choses jolies qui contrôlent leurs utilisateurs.

Autrefois, il y avait un homme ici qui construisait des choses, à Berlin pour Albert Speer (NdT : un haut responsable du Troisième Reich) son nom était Philip Johnson (NdT : un architecte américain) et c'était un brillant artiste mais un monstre sur le plan moral. Et il disait qu'il était venu travailler pour construire des immeubles pour les nazis parce qu'ils avaient tous les meilleurs graphismes. Et il le pensait, parce qu'il était un artiste, tout comme M. Jobs

était un artiste. Mais être artiste n'est pas une garantie de moralité.

Nous avons besoin de logiciels libres. Les tablettes que vous utilisez, que M. Jobs a conçues, sont faites pour vous contrôler. Vous ne pouvez pas modifier le logiciel, il est même difficile de faire de la simple programmation. Ce n'est pas vraiment un problème, ce ne sont que des tablettes, nous ne faisons que les utiliser. Nous ne faisons que consommer le prestige de ce qu'elles nous apportent mais elles nous consomment aussi.

Nous vivons comme dans la science-fiction que nous lisions lorsque nous étions enfants et qui supposait que nous serions parmi les robots. À ce jour, nous vivons communément avec des robots, mais ils n'ont pas de bras ou de jambes. Nous sommes leurs bras et leurs jambes, nous transportons les robots partout avec nous. Ils savent où nous allons, ils voient tout ce que nous voyons, tout ce que nous disons, ils l'écoutent et il n'y a pas de première loi de la robotique. Ils nous font du mal, tous les jours. Et il n'y a aucun réglage pour empêcher ça.

Nous avons donc besoin de logiciels libres. À moins que nous ne contrôlions le logiciel du réseau, le réseau finira par nous contrôler.

Nous avons besoin de matériels libres. Cela signifie que lorsque nous achetons un bidule électronique, il devrait être le nôtre et pas celui de quelqu'un d'autre. Nous devrions être libre de le modifier, de l'utiliser comme il nous plaît, pour garantir qu'il ne travaille pas pour quelqu'un d'autre que nous-même. Bien sûr, la plupart d'entre nous ne modifiera jamais rien, mais le fait que nous pouvons le modifier nous met en sécurité. Bien sûr, nous ne serons jamais la personne qu'ils veulent le plus surveiller.

L'homme qui ne sera pas président de la France pour sûr, mais

qui pensait qu'il le serait, dit à présent qu'il a été piégé et que sa carrière politique est détruite non pas parce qu'il a violé une femme de chambre mais parce qu'il a été manipulé après qu'on ait espionné son smartphone. Peut-être qu'il dit la vérité, peut-être que non. Mais il n'a pas tort pour ce qui est du smartphone. Peut-être que c'est arrivé, peut-être que non, mais ça arrivera.

Nous transportons des choses dangereuses avec nous partout où nous allons. Elles ne travaillent pas pour nous, elles travaillent pour quelqu'un d'autre. Nous acceptons cela. Nous devons arrêter.

Nous avons besoin de bande passante libre. Cela signifie que nous avons besoin d'opérateurs réseaux qui sont des transports en commun dont le seul travail est de déplacer les paquets réseaux d'un point A à un point B. Ce sont presque des tubes, et ils ne sont pas autorisés à être impliqués. Il était de coutume, lorsque qu'un colis était transporté d'un point A à un point B, que si le gars chargé du transport l'ouvrait et regardait ce qu'il contenait, il commettait un crime.

Plus maintenant.

Aux États-Unis d'Amérique, la chambre des représentants a voté la semaine dernière que les opérateurs réseaux, aux États-Unis d'Amérique, devaient être intégralement à l'abri des poursuites judiciaires pour complicité d'espionnage illégal avec le gouvernement, pour autant qu'ils l'aient fait « de bonne foi ».

Et le capitalisme signifie que vous n'avez jamais à dire que vous êtes désolé, que vous êtes toujours de bonne foi. De bonne foi, tout ce que nous voulons faire c'est de l'argent M. le Juge, laissez-nous dehors. – Très bien, vous êtes libres.

Nous devons avoir de la bande passante libre. Nous possédons encore le spectre électromagnétique, il appartient encore à nous tous, il n'appartient à personne d'autre. Le gouvernement

est un mandataire, pas un propriétaire. Nous devons avoir un spectre que nous contrôlons également pour tous. Personne n'est autorisé à écouter quelqu'un d'autre, pas d'inspection, pas de vérification, pas d'enregistrement, cela doit être la règle. Cela doit être la règle de la même façon que la censure doit disparaître. Si nous n'avons pas de règle pour une communication libre, alors nous réintroduisons de la censure. Qu'on le sache ou non.

Nous avons donc très peu de choix maintenant, notre espace a rétréci et nos possibilités de changement ont diminué.

Nous devons avoir des logiciels libres. Nous devons avoir des matériels libres. Nous devons avoir de la bande passante libre. Ce n'est qu'avec eux que nous pourrions faire des médias libres.

Nous ne devrions pas commercer avec des gens qui vendent de la musique sous surveillance.

Mais nous devons travailler sur les médias aussi, directement, pas par intermittence, pas sans y faire attention. Nous devons demander aux organisations des médias d'obéir à des règles éthiques élémentaires. Une première loi des médias robotiques : ne fais aucun mal. La première règle pour nous est : ne surveille pas le lecteur. Nous ne pouvons pas vivre dans un monde où chaque livre signale chaque lecteur. Si c'est le cas, nous vivons dans une bibliothèque gérée par le KGB. Enfin : amazon.com ou le KGB, ou les deux ! Vous ne pourrez jamais savoir !

Le livre, cet objet imprimé merveilleux, ce premier produit du capitalisme de masse, le livre est en train de mourir. C'est dommage, mais il est en train de mourir. Et le remplaçant est une boîte qui surveillera le lecteur ou non.

Vous vous souvenez qu'amazon.com a décidé qu'un livre de Georges Orwell ne pouvait pas être distribué aux États-Unis

d'Amérique pour des raisons de copyright. Ils sont venus et l'ont effacé de chacune de toutes les liseuses d'Amazon où le consommateur avait acheté des copies de La ferme des animaux. « Oh, vous l'avez peut-être acheté mais cela ne signifie pas que vous êtes autorisé à le lire ». C'est de la censure. C'est de l'autodafé. C'est tout ce que nous avons vécu au XXe siècle. Nous avons brûlé des gens, des maisons et des œuvres d'art. Nous avons combattu. Nous avons tué des dizaines de millions de personnes pour mettre un terme à un monde dans lequel l'État brûlerait les livres, et ensuite nous l'avons regardé se faire encore et encore, et maintenant nous nous préparons à autoriser que cela soit fait sans aucun feu.

Partout, tout le temps.

Nous devons avoir une éthique des médias et nous avons le pouvoir de faire appliquer cette éthique parce que nous sommes encore les personnes qui payent le fret. Nous ne devrions pas commercer avec des gens qui vendent des livres sous surveillance. Nous ne devrions pas commercer avec des gens qui vendent de la musique sous surveillance. Nous ne devrions pas commercer avec les sociétés cinématographiques qui vendent des films sous surveillance. Nous allons devoir dire cela même si nous travaillons sur la technologie.

Parce qu'autrement, le capitalisme va agir aussi vite que possible pour rendre nos efforts de liberté caducs. Et il y a des enfants qui grandissent qui ne sauront jamais ce que « liberté » signifie.

Nous devons donc la promouvoir, cela va nous coûter un peu, pas beaucoup, mais un peu quand même. Nous allons devoir oublier et faire quelques sacrifices dans nos vies pour faire appliquer cette éthique aux médias. Mais c'est notre rôle. De même que faire des technologies libres est notre rôle. Nous sommes la dernière génération capable de comprendre directement ce que sont ces changements car nous avons vécu des deux côtés de ces changements et nous savons. Nous avons

donc une responsabilité. Vous comprenez cela.

C'est toujours une surprise pour moi, bien que ce soit complètement vrai, mais de toutes les villes du monde où j'ai voyagé, Berlin est la plus libre. Vous ne pouvez pas porter de chapeau dans l'aéroport de Hong-Kong, plus maintenant. Je l'ai découvert le mois dernier en essayant de porter mon chapeau dans l'aéroport de Hong-Kong. « Vous n'y êtes pas autorisé, ça perturbe le système de reconnaissance faciale ». Il va y avoir un nouvel aéroport ici, sera-t-il tellement surveillé que vous ne serez pas autorisé à porter un chapeau parce que cela perturbe le système de reconnaissance faciale ?

Nous avons une responsabilité, nous savons. C'est comme ça que Berlin est devenue la ville la plus libre où j'ai pu me rendre parce que nous savons que nous avons une responsabilité, parce que nous nous souvenons, parce que nous avons été des deux côtés du mur. Cela ne doit pas être perdu maintenant. Si nous oublions, plus aucun oubli ne sera jamais possible. Tout sera mémorisé. Tout ce que vous avez lu, durant toute votre vie, tout ce que vous avez écouté, tout ce que vous avez regardé, tout ce que vous avez cherché.

Sûrement nous pouvons transmettre à la prochaine génération un monde libre de tout ça. Sûrement nous le devons. Que se passera-t-il si nous ne le faisons pas ? Que diront-ils lorsqu'ils réaliseront que nous avons vécu à la fin d'un millénaire de lutte pour la liberté de penser ?

Au final, alors que nous avons presque tout, on a tout laissé tomber, par commodité, pour un réseau social, parce que M. Zuckerberg nous l'a demandé, parce que nous n'avons pas trouvé de meilleur moyen pour parler à nos amis. Parce qu'on a aimé ces belles petites choses si chaleureuses dans notre main.

Parce que nous n'avons pas vraiment prêté attention à l'avenir de la liberté de pensée ?

Parce que nous avons considéré que c'était le travail de

quelqu'un d'autre. Parce que nous avons pensé que c'était acquis. Parce que nous pensions être libres. Parce que nous n'avions pas pensé qu'il restait des luttes à terminer. C'est pourquoi nous avons tout laissé tombé.

Est-ce que c'est ce que nous allons leur dire ? Est-ce vraiment ce que nous allons leur dire ?

La liberté de pensée exige des médias libres. Les médias libres exigent une technologie libre. Nous exigeons un traitement éthique lorsque nous lisons, lorsque nous écrivons, lorsque nous écoutons, et lorsque nous visionnons.

C'est la ligne de conduite de nos politiques. Nous devons conserver ces politiques jusqu'à notre mort. Parce que dans le cas contraire, quelque chose d'autre va mourir. Quelque chose de tellement précieux que beaucoup, beaucoup, beaucoup de nos pères et de nos mères ont donné leur vie pour cela. Quelque chose de tellement précieux que nous sommes d'accord pour dire que c'est la définition de ce qu'est un être humain. Il mourra si nous ne maintenons pas ces politiques pour le restant de nos jours. Et si nous les maintenons, alors toutes les choses pour lesquelles nous avons lutté se réaliseront parce que partout sur la planète, chaque personne pourra lire librement. Parce que tous les Einstein des rues auront le droit d'apprendre. Parce que tous les Stravinsky deviendront des compositeurs. Parce que tous les Socks deviendront des chercheurs en physique. Parce que l'humanité sera connectée et que chaque esprit sera autorisé à apprendre et aucun esprit ne sera écrasé pour avoir mal pensé.

Nous sommes à un moment décisif où nous pouvons choisir de soutenir cette grande révolution que nous avons bâtie bit après bit depuis un millénaire, ou de tout laisser tomber, par commodité, par simplicité de parler avec nos amis, pour la rapidité des recherches, ou d'autres choses vraiment importantes...

Je disais en 2004 ici même et je le redis maintenant : « Nous pouvons vaincre. Nous pouvons être la génération des personnes qui ont terminé le travail de construire la liberté de pensée ».

Je ne l'ai pas dit alors, mais je dois le faire maintenant que nous sommes aussi potentiellement la génération qui l'aura perdue.

Nous pouvons régresser dans une inquisition pire que toutes les inquisitions qui ont jamais existé. Elle n'utilisera peut-être pas tant de torture, elle ne sera peut-être pas aussi sanguinaire, mais elle sera bien plus efficace. Et nous ne devons absolument pas laisser cela arriver. Trop de gens se sont battus pour nous. Trop de gens sont morts pour nous. Trop de gens ont espéré et rêvé pour ce que nous pouvons encore réaliser.

Nous ne devons pas échouer.

Merci beaucoup.

Questions / Réponses

Q : Merci. Vous avez dépeint un possible avenir vraiment horrible. Pouvez-vous nommer des organisations ou groupes aux États-Unis d'Amérique qui soutiennent des actions allant dans votre sens, dans votre vision positive de transformer la société ?

R : Pas seulement aux États-Unis d'Amérique mais partout dans le monde, nous avons des organisations qui se préoccupent des libertés numériques. L'« Electronic Frontier Foundation » aux États-Unis d'Amérique, « La Quadrature du Net » en France, « Bits of Freedom » aux Pays-Bas et j'en passe.

Les mouvements pour la liberté numérique sont extrêmement importants. Les pressions sur les gouvernements pour qu'ils obéissent à des règles issues du XVIIIe siècle concernant la

protection de la dignité humaine et la prévention de la surveillance étatique sont cruciales. Malheureusement, le travail sur les libertés numériques contre les gouvernements n'est pas suffisant.

Le mouvement des logiciels libres, La FSF, « Free Software Foundation » aux États-Unis d'Amérique et la « Free Software Foundation Europe », dont le siège est en Allemagne, font un travail important pour maintenir ce système anarchique (sur le mode du "bazar") producteur de logiciels, qui nous a apportés tant de technologies, et que nous-même ne pouvons contrôler. Et cela est crucial.

Le mouvement « Creative Commons » qui est très ancré non seulement aux États-Unis d'Amérique et en Allemagne mais aussi dans plus de 40 pays autour du monde est aussi extrêmement important parce que les licences « Creative Commons » donnent aux créateurs des alternatives au contrôle excessif qui existe avec le système du copyright, et qui profite à la surveillance des médias.

L'encyclopédie libre « Wikipedia » est une institution humaine extrêmement importante et nous devons continuer de soutenir la fondation « Wikimedia » autant que faire se peut. Sur les cent sites web les plus visités aux États-Unis d'Amérique dans une étude menée par le « Street Journal », sur les cent sites web les plus visités aux États-Unis d'Amérique, seulement un ne surveille pas ses utilisateurs. Je vous laisse deviner qui c'est ? C'est Wikipédia.

Nous avons un énorme travail qui se déroule maintenant à travers le monde dans l'enseignement supérieur. Maintenant que les universités commencent à réaliser que le coût de l'enseignement supérieur doit baisser et que les esprits vont grandir dans la toile. La « UOC », l'« Open University of Catalonia » est l'université exclusivement en ligne la plus extraordinaire aujourd'hui. Elle sera bientôt en concurrence avec d'autres universités extraordinaires. « MITX », le

nouveau programme d'éducation web de la « Massachusetts Institute of Technology » va fournir des cours de la plus haute qualité technique, et rendre ses supports de cours existants, accessibles librement (au sens de la culture libre) pour tous, depuis n'importe où et en permanence. Stanford va adapter une structure de e-learning privé qui sera le Google de l'éducation supérieure, si Stanford a de la chance.

Nous devons soutenir l'éducation libre sur Internet, et chaque ministère de l'éducation national européen devrait y travailler. Il y a beaucoup d'endroits où chercher des logiciels libres, du matériel libre, de la bande passante libre, et des médias libres.

Il n'y a pas de meilleur endroit pour chercher des médias libres sur Terre, maintenant, que dans cette salle. Tout le monde sait ce qu'il peut faire. Ils le font. Nous devons juste faire comprendre à tous les autres que si nous arrêtons ou si nous échouons, la liberté de pensée en sera le prix et nous le regretterons pour toujours.

Q : Merci beaucoup. Je voulais vous poser une petite question. Est-ce que Facebook, l'iPhone et les médias libres peuvent coexister à long terme ?

R : Probablement pas. Il ne faut pas trop s'inquiéter, iPhone n'est qu'un produit Facebook, il n'est que la version commerciale d'un service. J'ai récemment dit dans un journal à New-York que je pensais que Facebook continuerait d'exister pour une durée comprise entre 12 et 120 mois. Je pense que c'est exact.

Les réseaux sociaux fédérés seront disponibles dans l'avenir. Les réseaux sociaux fédérés sous une forme qui vous permette de quitter Facebook sans quitter vos amis seront disponibles dans l'avenir. De meilleurs moyens de communication sans une tierce partie qui vous espionne seront disponibles dans l'avenir.

La question c'est : « est-ce que les gens vont les utiliser ? »

La Freedom Box vise à produire une pile logicielle qui tiendrait dans une nouvelle génération de serveurs à bas coût et de faible consommation de la taille d'un chargeur de téléphone mobile, et si nous réussissons cette tâche, nous serons capables de connecter des milliards de serveurs web au réseau qui nous serviront à fournir des services concurrents, qui ne violeront pas la vie privée, et qui seront compatibles avec les services existants.

Mais votre téléphone mobile change fréquemment, donc l'iPhone s'en ira, pas de problème. Et les services web sont moins rares qu'ils n'en ont l'air maintenant. Facebook est une marque, ce n'est pas quelque chose dont il faut nous soucier en particulier, il faut juste que nous fassions cela aussi vite que possible

Coexistence ? Tout ce que j'ai à en dire c'est qu'ils ne vont pas coexister avec la liberté. Je ne vois pas pourquoi je devrais coexister avec eux.

(applaudissements)

Q : Bonjour, je m'appelle [...] du Bangladesh. Merci pour cette présentation formidablement informative et lucide. J'ai participé à l'introduction des emails au Bangladesh au début des années 90. À cette époque les connexions coûtaient très cher. Nous dépensions 30 cents par kB donc un 1MB nous coûtait 300 dollars. Ça a changé depuis, mais c'est toujours très encadré par les instances régulatrices et pour nous sur le terrain, c'est très difficile, car les pouvoirs en place (les gardiens des clefs) ont intérêt à maintenir cet état de fait. Mais dans ce réseau des gardiens des clefs, il y a aussi un réseau entre mon pays et le vôtre. Et à l'heure actuelle, la source de données la plus large en volume est le recensement du Bangladesh, et la société qui le fournit est en lien direct avec la CIA. En tant qu'opérateurs, que pouvons-nous faire en

attendant de pouvoir devenir des acteurs majeurs ?

R : C'est pourquoi j'ai commencé en parlant des comportements récents des États-Unis d'Amérique. Mon collègue au Centre des Lois de Libertés Logicielles en Inde a passé beaucoup de temps le mois dernier à essayer de faire passer une motion par la chambre haute du Parlement Indien pour annuler la régulation par les services informatiques de la censure du Net Indien et bien sûr la bonne nouvelle c'est que la base de données la plus large en volume dans le monde sera bientôt les scans rétiniens que le gouvernement Indien va exiger, si vous désirez avoir une bouteille de gaz propane ou des choses telles que... l'énergie pour votre maison. Et les difficultés que nous avons rencontrées en parlant aux responsables gouvernementaux indiens sont qu'ils disaient : « Si les Américains peuvent le faire pourquoi pas nous ? » Ce qui est malheureusement vrai.

Le gouvernement des États Unis d'Amérique a réduit cet hiver le niveau des libertés sur Internet de par le monde, dans le sens qu'ils font du datamining (des fouilles de données) sur vos sociétés de manière aussi systématique qu'en Chine. Ils sont d'accord sur le principe. Ils vont tirer les vers du nez à leur population via le datamining et ils vont encourager tous les autres États sur Terre à en faire de même. Donc je suis entièrement d'accord avec vous sur la définition du problème.

Nous ne pouvons plus désormais vivre quelque part, à cette étape de notre histoire, en continuant à penser en termes de pays, à un moment de la mondialisation, où la surveillance des populations est devenue une question globale, et nous avons à travailler dessus en partant du principe qu'aucun gouvernement ne décidera d'être plus vertueux que les superpuissances.

Je ne sais pas comment nous allons pouvoir gérer le Parti Communiste Chinois. Je ne sais vraiment pas. Je sais comment nous allons gérer le gouvernement américain. Nous allons

insister sur nos droits. Nous allons faire ce qui fait sens aux États Unis d'Amérique, nous allons combattre légalement, nous allons mettre la pression, nous allons les bousculer, nous serons partout y compris dans la rue pour en parler.

Et je suspecte que c'est ce qui va se passer ici aussi. À moins que nous changions les structures qui fondent nos sociétés, nous n'avons aucune chance de convaincre les petits gouvernements qu'ils doivent abandonner leurs contrôles.

En ce qui concerne la bande passante, nous allons bien sur devoir utiliser la bande passante non réglementée. C'est à dire nous allons devoir construire autour des normes 802.11 et wifi, entre autres, que les lois ne nous empêchent pas d'utiliser. De quelle manière cela va-t-il permettre d'atteindre les plus pauvres ? Quand est-ce que le système de téléphone mobile sera créé pour atteindre les plus pauvres ? Je ne sais pas. Mais j'ai un petit projet avec des enfants des rues a Bangalore, je suis en train d'y réfléchir.

Il le faut. Nous devons travailler partout. Si nous ne le faisons pas, nous allons détruire tout ça, et on ne peut pas se le permettre.

Q : Professeur Moglen, Je voudrais également vous remercier. Je reviens de « Transforming Freedom » à Vienne, et je peux vous dire qu'il y a quelques années, je vous ai vu parler sur une vidéo internet au Fosdem. Et je vous avais vu attirer l'attention sur le rôle de Philipp Zimmermann, que nous avons aussi essayé d'aider. Et à vous écouter aujourd'hui, je vois que c'est trop lent, et trop peu.

Et je suis stupéfait par deux choses la première est que le système éducatif, celui de l'Europe, a été fondé par Platon et a été fermé par la force environ mille ans plus tard. Le second départ d'une université européenne était aux alentours du XIe siècle. On verra si on réussira à le faire fonctionner aussi longtemps qu'un millier d'années.

Ma question est : pourquoi est-ce que ce n'est pas profondément ancré dans les structures du système éducatif d'aider la cause dont vous avez parlé aujourd'hui ?

Et pourquoi n'avons nous pas des philanthropes aidant des petits projets fonctionnant avec 3-4000 euros ici et là, bien plus efficacement comme par exemple ce que M. Soros essaie de faire ?

R : Il y a quelques années à Columbia, nous avons essayé d'intéresser l'université à l'état de conservation de la bibliothèque, et j'ai vu plus d'intellectuels reconnus, engagés politiquement, dans ma propre université qu'à aucun autre moment pendant mes 25 ans ici. Leur principale inquiétude était le vieillissement du papier sur lequel était imprimé des doctorats allemands du XIXe siècle, qui contiennent plus de recherches philologiques qu'aucun autre endroit sur Terre.

N'est-ce pas ? Mais c'était des livres du XIXe siècle qu'ils devaient préserver.

Le problème avec la vie universitaire, c'est qu'elle est conservatrice par nature, car elle préserve la sagesse des anciens. Et c'est une bonne chose à faire. Mais la sagesse des anciens est ancienne, et elle ne prend pas nécessairement en compte parfaitement les problèmes du moment. J'ai mentionné l'UOC parce que je pense que c'est important de soutenir l'Université quand elle se déplace vers Internet et qu'elle s'éloigne des formes d'apprentissage qui caractérise les universités du passé.

Pendant le dernier millénaire, nous avons principalement déplacé les intellectuels vers les livres, et l'université s'est développée autour de ce principe. Elle s'est développée autour du principe que les livres sont difficiles à déplacer, alors que les gens sont faciles à déplacer. Donc on y a amené tout le monde. Maintenant nous vivons dans un monde dans

lequel il est beaucoup plus simple de déplacer le savoir plutôt que les personnes. Mais la continuité de l'ignorance est le désir des entreprises qui vendent le savoir.

Ce dont nous avons vraiment besoin est de commencer nous-mêmes à aider le système universitaire à se transformer en quelque chose d'autre. Quelque chose qui permet à chacun d'apprendre, et qui permet d'apprendre sans surveillance.

La Commissaire à la Société de l'Information sera ici. Elle devrait parler de ça. Cela devrait être la grande question de la Commission Européenne. Ils le savent, ils ont sorti un rapport d'il y a 18 mois qui dit que, pour le prix d'une centaine de kilomètres de routes, il peuvent scanner 1/6ème de tous les livres des bibliothèques européennes. Cela veut dire que pour le prix de 600 kilomètres de routes, nous pourrions tous les avoir !

Nous avons construit beaucoup de routes dans beaucoup d'endroits, y compris en Grèce, dans les dix dernières années. Et nous aurions pu scanner tous les livres en Europe pendant ce temps, et nous aurions pu les rendre disponibles pour toute l'Humanité, sans surveillance.

Si Mme Kroes veut construire un monument à son nom, ça ne sera pas en tant que politicienne au rabais. Elle le fera de cette manière. Et vous allez le lui demander. Moi je serai dans un avion sur le chemin du retour à travers l'Atlantique. Sinon je vous promets que je lui aurais demandé moi même. Demandez-lui pour moi. Dites lui, « ce n'est pas notre faute, Eben veut savoir. Si vous devez blesser quelqu'un, c'est lui ». Vous devriez changer l'Université européenne. Vous devriez la modifier en une lecture sans surveillance. Vous devriez mettre en faillite Google Books et Amazon. C'est une manière capitaliste Nord-américaine anglo-saxonne de jouer des coudes.

Pourquoi est-ce que nous ne rendons pas **libre** le savoir en Europe, et ne nous assurons-nous pas qu'il n'est pas

surveillé ? Cela serait le plus grand pas possible, et c'est en leur pouvoir.

Photo d'Eben Moglen, crédit Re:Publica (CC BY 2.0)

Le Libre, entre marxisme et capitalisme ?

Entre les biens communs et le communisme, y aurait-il davantage qu'une parenté lexicale ? Le logiciel libre libère-t-il plus que le code ? Est-il l'instrument d'une lutte contre le capitalisme monopolistique, ou bien une ressource développée en marge du temps salarié et qu'il est pratique de piller dans une logique de marché ?

Des questions de ce type, et d'autres bien plus brutales encore, sont depuis longtemps posées par toutes sortes de personnes et pas seulement dans le milieu de l'informatique ou de sa culture. Voyez par exemple les réflexions avancées sur ce forum de marxistes révolutionnaires, cette autre analyse politico-philosophique déjà ancienne qui pose justement la problématique du Libre au-delà du logiciel en essayant « d'interpréter Marx dans le contexte du logiciel libre ». Ou encore ce texte d'Ernest Everhard qui analyse assez bien les limites politiques du logiciel libre, lequel ne peut suffire à transformer à lui seul la société – une prise de position dont la conclusion est la suivante : « il est nécessaire d'exproprier les grands éditeurs de logiciels ».

Bref, voilà bien un serpent de mer qui donne lieu à beaucoup d'approximations, de conjectures et de théories. Ou plutôt, que l'on tente fréquemment de rapprocher plus ou moins judicieusement de théories ou idéologies aussi variées que

contradictoires, comme c'est le cas dans l'article de Jonathan Roberts.

Posons cependant l'hypothèse que ce débat est fertile car il oblige les libristes à se positionner et réfléchir au-delà de leurs mantras stallmanniens. Et peut-être à cerner mieux ce que le mouvement du logiciel libre *n'est pas*. « Ni de droite ni de gauche » prétendent constamment tous ceux qui refusent de reconnaître dans quel contexte politique il se déploie ou non. « Ni marxiste ni capitaliste » vont peut-être nous expliquer doctement certains commentateurs. Mais encore ? « Ni libertaire ni libertarien » ?

Ne prenez pas trop au sérieux les rapprochements forcément discutables que vous lirez ci-dessous, voyez-y plutôt une invitation à débattre. Librement.

La philosophie du logiciel libre

d'après **Jonathan Roberts** The philosophy of free software (Tech Radar)

Traduction Framalang [ga3lig](#), [peupleLa \(relectures\)](#), [KoS](#), [brandelune](#), [4nti7rust](#), [Amine Brikci-N](#), [Goofy](#)

Beaucoup de gens adorent se lancer dans un bon débat. Nous leur avons demandé (un peu comme une boutade) s'il était plus facile d'appréhender Linux sous l'angle du marxisme ou sous celui du capitalisme.

Les réponses qui nous sont parvenues étaient très drôles, mais la plupart étaient aussi plutôt élaborées et nous ont invités à réfléchir : comment Linux et le mouvement du logiciel libre trouvent-ils leur place dans les vastes débats philosophiques, économiques, éthiques et religieux qui passionnent les êtres humains depuis des siècles.

En constatant que même Linus Torvalds s'était lancé dans des spéculations aussi oiseuses, comme on peut le voir dans

l'interview qu'il a donnée l'été dernier à la BBC, nous avons pensé qu'il serait amusant de poursuivre la conversation.

Nous allons aborder Linux et le logiciel libre selon une perspective cavalière, en l'examinant sous l'angle de quelques-uns de ces débats sans fin. Nous jetterons un coup d'œil à quelques théories pour savoir dans quelle mesure elles pourraient s'appliquer à notre système d'exploitation favori.

Tout d'abord cet avertissement : selon nous, ce qui est le plus important avec Linux et le logiciel libre, c'est qu'il s'agit d'une réalité pratique. C'est tout simplement sympa que ce truc fonctionne bien, c'est gratuit et les gens peuvent prendre beaucoup de plaisir à l'utiliser et à l'élaborer, certains peuvent même gagner un peu d'argent par la même occasion. Tout le reste n'est que littérature, donc ne soyez pas trop bouleversé par ce que vous allez lire !

Puisque nous avons mentionné l'interview de Linus Torvald à la BBC, commençons par là. Il y déclare : « ...l'open source ne marche vraiment que si chacun y contribue pour ses propres raisons égoïstes... la propriété fondamentale de la GPL2 c'est sa logique de simple *donnant-donnant* : je te donne mes améliorations si tu promets que tu me feras profiter des tiennes ».

Ce qui rend l'observation de Torvalds intéressante c'est qu'on peut la mettre en rapport avec des discussions en philosophie, éthique, biologie, psychologie et même mathématiques qui remontent à Platon (au moins). Dans *La République*, Platon examine les notions de justice et de morale en posant la question : sont-elles des constructions sociales ou un Bien abstrait ?

Au cours du dialogue, Glaucon, un des protagonistes, évoque l'histoire de l'anneau magique de Gygès qui rend invisible celui qui le porte. Il présume que, juste ou injuste, tout homme qui porterait cet anneau agirait de la même façon : en

prenant ce qui lui plaît sur les étals du marché, en s'introduisant dans les maisons pour y coucher avec qui lui plaît ou encore en tuant ses ennemis.

Il déclare :

« Si quelqu'un recevait ce pouvoir d'invisibilité et ne consentait jamais à commettre l'injustice ni à toucher au bien d'autrui, il paraîtrait le plus insensé des hommes à ceux qui auraient connaissance de sa conduite, (...) car tout homme pense que l'injustice est plus profitable que la justice. » (Platon, La République, II, 360d, traduction Robert Baccou)

Quelle vision déprimante de la nature humaine !

Que vous vous accordiez ou non avec Glaucon, il est évident que Torvalds soulève ce même point : sans contraintes sociales telles que la GPL v2, je ne serais pas en mesure de croire qu'en échange de mes améliorations du code, vous me donneriez les vôtres en retour.

...mais comme Socrate n'avait pas pensé à mettre ses paroles sous licence CC-by-SA
c'est Platon qui a ramassé un max de blé



Pourquoi le feriez-vous ? Après tout, si vous vous contentez de prendre mon code pour améliorer votre logiciel, vous aurez un avantage sur moi : moins de travail pour un meilleur résultat – et les gens sont égoïstes !

Il semble que même Platon, comme l'a fait plus tard Torvalds, ait au moins considéré que le monde ne tourne pas avec des gens qui disent : « asseyons-nous tous en rond autour d'un feu de camp pour chanter "Si tous les gars du monde..." et le monde sera meilleur ».

Les rapaces et la sécurité

Bruce Schneier traite du même problème dans son dernier ouvrage *Liars and Outliers* <http://www.schneier.com/book-lo.htm...> ; il met en évidence à quel point ce débat est courant, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du monde de la technologie. Dans son livre, il décrit un processus appelé le jeu du Faucon-Colombe, inspiré

de la théorie des jeux.

La théorie c'est que dans une population d'oiseaux sauvages en compétition pour la même quantité limitée de nourriture, certains sont des faucons et d'autres des colombes. Les faucons sont agressifs et vont se battre pour leur nourriture : quand ils rencontrent un autre faucon, ils vont tous les deux se combattre, et l'un obtiendra la nourriture tandis que l'autre sera blessé voire tué. Les colombes, au contraire, sont passives, et lorsqu'elles sont deux devant la même nourriture, elles choisissent de la partager entre elles. Si un faucon et une colombe sont confrontés, alors c'est toujours le faucon qui aura la nourriture et la colombe va choisir de se retirer.

Bien que vous puissiez tirer bien des conclusions de l'analyse de ce jeu, l'observation la plus importante que fait Schneier est la suivante : quel que soit le scénario envisagé, il y aura toujours au moins quelques faucons dans le lot.

Si la population au départ était composée à 100% de colombes, quelques-unes s'arrangeraient rapidement pour avoir pas mal de nourriture supplémentaire pour elles seules, en se comportant comme des faucons, sans trop de risques d'affronter d'autres colombes qui se comporteraient elles aussi comme des faucons. Bien entendu, à mesure que la population de faucons s'accroît, arrivera un moment où les conséquences en seront dommageables à l'ensemble de la population. Il n'y aura plus assez de nourriture pour les colombes, qui mourront lentement après s'être retirées de tous les combats sans nourriture, et les faucons auront de plus en plus d'affrontements avec leurs semblables, courant des risques plus grands d'être tués.

Bon, arrêtons là avec les faucons et les colombes. Quels rapports avec le logiciel libre et la GPL ? Eh bien on pourrait en déduire que sans la GPL « qui nous permet d'être égoïstes », comme le dit Torvalds, nous pourrions nous trouver dans la situation où trop de faucons s'emparent du code sans

contribuer en échange, ce qui dégraderait progressivement la confiance et la participation, et finirait par détruire notre population de programmeurs open source.

Dans le reste de l'ouvrage, Schneier propose divers « mécanismes de sécurité » pour nous aider à avoir confiance dans les actions des autres, et nous permettre de travailler de façon collaborative même si nous ne pouvons pas forcément adhérer aux motivations (égoïstes) des autres. Tandis que Schneier signale des facteurs tels que la loi, l'évolution des neurones miroirs, etc., la GPL pourrait également être considérée selon cet angle, à savoir comme un mécanisme de sécurité destiné à renforcer la confiance mutuelle et la collaboration. Et c'est aussi très malin.

Le logiciel libre et l'économie

En plus d'être un cas d'étude intéressant pour ceux qui s'intéressent à la coopération, le logiciel libre a reçu beaucoup d'attention pour ses similarités avec divers systèmes économiques. Un bon exemple en est Bill Gates, qui en 2005 disait : « Il y a des communistes des temps modernes qui voudraient se débarrasser des primes pour les (...) éditeurs de logiciels de diverses façons »

Maintenant, bien sûr, il est possible que l'intérêt de Gates ait moins été de tirer un bilan économique sérieux que d'effrayer le marché des entreprises américaines capitalistes qui aiment le libre-échange en les dissuadant d'utiliser des logiciels libres ; c'est une observation qui revient assez fréquemment pour mériter qu'on la prenne en considération.

Le premier point à noter est que le logiciel libre a peu à voir avec le communisme soviétique, dont les principales caractéristiques étaient la planification centralisée et un état policier imposant, complétés par des camps de prisonniers et de travail forcé. Ceux qui ont suivi le logiciel libre depuis suffisamment longtemps savent que la planification

centralisée ne se produit que rarement, sinon jamais : la multiplication des formats logiciels, des distributions, suites bureautiques, environnements de bureau, serveurs web et de courriels en est une preuve suffisante.

Qui plus est, personne n'est obligé de travailler sur du logiciel libre ou de l'utiliser. En fait, étant donné que tous les formats de fichier sont implémentés avec un code ouvert, n'importe qui peut les ré-implémenter dans un programme concurrent sans sourciller. Beaucoup se sont emparés de ces arguments pour suggérer que – pour la plus grande frustration de Bill Gates, on peut bien l'imaginer – le logiciel libre a moins en commun avec le communisme soviétique que les pratiques de nombreuses entreprises propriétaires.

Des entreprises comme Apple et Microsoft sont réputées et même félicitées pour leur planification verticale ; elles sont aussi tristement célèbres par la façon dont elles enchaînent les utilisateurs à leurs logiciels et matériels informatiques en créant par défaut des formats de fichiers fermés et propriétaires que les programmes concurrents ne sont pas en mesure d'implémenter facilement eux-mêmes.

Le marxisme

Si le logiciel libre a peu de rapport avec le communisme soviétique, peut-être a-t-il davantage en commun avec le marxisme.

L'une des idées centrales dans cette vision du monde est qu'en détenant les moyens de production, que ce soit les machines, le savoir ou quoi que ce soit d'autre, les classes dominantes peuvent exploiter les classes dominées; tant qu'ils ne possèdent pas les moyens de production, les travailleurs doivent céder « volontairement » leur force de travail contre un salaire pour acheter les biens nécessaires à leur survie : un toit, des vêtements, de la nourriture et des loisirs. Ils ne peuvent véritablement choisir de travailler, et ils ne

peuvent jamais avoir vraiment leur mot à dire sur leurs salaires ou la redistribution des profits.

Une des idées constantes chez Marx, c'est son espoir que la situation pourra être améliorée, avec des travailleurs qui conquièrent leur liberté au sein d'une société sans classes dans laquelle les moyens de production seront détenus en commun.

Puisque, dans le monde contemporain, l'un des principaux moyens de production est le logiciel, le logiciel libre correspond assez bien au système de Marx. Le code est effectivement un bien commun. Tout le monde est libre de le lire, de l'étudier, de le partager, de le remixer et le modifier. De ce fait, il est impossible que les travailleurs soient enchaînés par ceux qui les dominent dans le système de classes, puisque à tout instant chacun peut choisir d'utiliser les moyens de production, c'est-à-dire le code, à ses propres fins.

*La page facebook est le soupir de la créature accablée,
le coeur d'un monde sans coeur, comme elle est l'esprit
d'une époque sans esprit. Elle est l'opium du peuple.*



*Plus de 140 caractères...
Tu pourras pas le twitter.*



Liberté de pensée

Eben Moglen plaide en faveur de l'influence que la propriété commune du code peut avoir sur notre société, dans un discours prononcé aux Wizards of OS 3, intitulé « Les pensées sont libres : le logiciel libre et la lutte pour la liberté de pensée ».

Dans son discours, il a soutenu que « perpétuer l'ignorance, c'est perpétuer l'esclavage » (il sait vraiment tourner une phrase !). Son argument est que sans la connaissance de l'économie, sans la connaissance de l'ingénierie, de la culture et de la science – toutes ces choses qui font tourner le monde, les classes dominées ne pourront jamais espérer améliorer leur situation, ni espérer s'emparer des moyens de production.

Les logiciels libres, ainsi que le matériel libre, la culture libre et tout ce qui gravite autour du Libre, libèrent des moyens qui mettent la liberté de pensée et d'information à portée de main, si elle n'est déjà atteinte.

Les serveurs web ne sont pas limités seulement à ceux qui possèdent les moyens de production, parce que le code est libre, donc n'importe qui peut partager à sa guise n'importe quelle création culturelle de son choix. Ce peut être une simple chanson, mais ça peut aussi être le moyen de créer une monnaie mondiale, décentralisée, comme le Bitcoin, ou les plans de toutes les machines nécessaires pour construire votre propre petite ville, comme dans le Global Village Construction Set.

Ce qui importe, c'est que tout cela a été rendu possible par la propriété commune du code.

L'ordre spontané

Si vous n'êtes pas trop convaincu que le logiciel libre est un

mouvement qu'aurait pu soutenir Marx, vous pourriez être surpris d'apprendre que vous disposez d'un bon argument : c'est une excellente illustration du libre-échange, cette théorie tellement chérie des capitalistes et tellement haïe des marxistes et militants anti-mondialisation sur toute la planète. Bon, peut-être pas le libre-échange, mais du moins c'est l'illustration d'une des idées majeures qui le soutient, celle de l'ordre spontané.

Une des principales idées du libre-échange c'est que, guidées par la main invisible du marché, les fluctuations de prix s'ajustent en fonction des efforts individuels d'une manière qui favorise le bien commun. Cette idée est étroitement associée à Adam Smith et Friedrich von Hayek, qui ont utilisé le terme d'ordre spontané pour la décrire, mais elle remonte en fait à David Hume, l'un des plus grands philosophes du mouvement des Lumières écossais.

Hume croyait qu'en l'absence d'autorité centralisée, les conventions et les traditions ressortent pour minimiser et résoudre les conflits et pour réguler les activités sociales. Contrairement à Smith et Hayek cependant, Hume croyait que les passions humaines vont au-delà du simple appât du gain et que de ces passions peuvent découler règles et conventions.

Quel rapport avec les logiciels libres ? Eh bien, c'est plutôt évident, non ? Le logiciel libre est un exemple d'ordre spontané dans le sens où l'entend Hume. Puisque les personnes qui y travaillent ne peuvent en retirer qu'un maigre profit et qu'il est distribué gratuitement, l'argent y tient peu de place. Dans le logiciel libre les communautés s'associent librement et travaillent ensemble à la création de logiciels auxquels la société dans son ensemble accorde de la valeur.

Il existe cependant quelques signes susceptibles d'influencer les projets sur lesquels les développeurs décident de travailler. Par exemple, si les utilisateurs d'un logiciel libre trouvent une meilleure alternative, ils vont

probablement migrer vers celle-ci. Les développeurs, peu désireux de coder des logiciels qui risquent de n'être utilisés par personne, pourraient bien eux aussi aller voir ailleurs et travailler sur de nouveaux projets que les gens trouveront plus utiles.

De cette façon, et sans incitation au profit, les développeurs de logiciels libres concentrent réellement leurs efforts dans les domaines qui seront les plus utiles au plus grand nombre, c'est-à-dire pour le plus grand bien de la société dans son ensemble.